

FIN DE PARCOURS

Il est dix heures et quart et je suis toujours à traîner dans ma chambre. Je connais la raison de cette paresse.

La veille, j'ai décidé que le recueil de nouvelles sur lequel je travaille depuis des semaines et qui m'a soustraite aux autres plaisirs était achevé. Nini, c'est fini !

Cette nuit, pourtant, mon cerveau excité refusait le repos. Ce n'est pas la première fois que ça lui arrive.

Je monte à mon bureau, m'installe à ma table avec un soupir que je voudrais satisfait, et j'allume mon ordinateur. Je veux écrire l'épilogue, la demi-douzaine de pages qui sera le point d'orgue à ces quinze nouvelles écrites jour après jour en trempant ma plume — expression consacrée mais fautive puisque je travaille sur Mac — dans l'acide et le venin des morbides pulsions humaines.

Cet épilogue sera sec. Sans retour. Je considère l'écran noir de la machine. Page blanche ou écran noir, le vertige du vide est identique.

Dans ces quinze histoires, j'ai disséqué la noirceur infinie de l'âme humaine. J'ai raclé jusqu'à l'os l'enveloppe putride de nos sentiments.

Selon mon habitude, et pour me dégourdir l'esprit, je lance une première phrase :

« *La femme en grimaçant posa le pic à glace sur la commode.* »

Je relève la tête pour me relire :

« *La jeune femme posa en souriant son collier de perles sur la commode.* »

Ah bon ? Voilà que je pense une chose et que j'en écris une autre. Je corrige et continue :

« *Dehors, la nuit frémissait de leurs verdâtres et dans la profondeur des ténèbres...* »

Je relève la tête.

La nuit avait la douceur paifumée des jardins de Babylone... »

Et je reste crispée, les yeux hors de la tête. Attention, il se passe quelque chose, là.

Je considère mes mains; l'écran et le clavier. Je quitte mon fauteuil et fais le tour du bureau pour surprendre quelque lutin facétieux. Un virus ? Quelqu'un l'aurait introduit cette nuit ? Ça ne tient pas debout.

—Et ça, ça tient debout, marmonné-je en relisant la phrase en entier.

« *La jeune femme posa en souriant son collier de perles sur la commode et la nuit avait la douceur parfumée des jardins de Babylone...* »

Comment ai-je pu écrire cette phrase digne de Barbara Cartland ? Dans quel recoin de mon

ordinateur ?...

Je respire un grand coup, m'assois à nouveau et persévère :

« *Des murs de la cité suintaient le crime et l'abjection...* »

Je relève vivement la tête. Trop tard !

« *Les murs de la cité se renvoyaient en écho les rires heureux des enfants...* »

Je ferme les yeux, compte jusqu'à trois, et les ouvre brusquement. Sur mon écran la phrase rose scintille !

J'avale un zeste de salive et décroche mon téléphone en évitant de réfléchir.

— Allô, Peter, ah, tu es là !

— Oui, je viens juste d'achever ma tournée des victimes. Les actions qui grimpent aujourd'hui sont la grippe et le coryza.

— Tu as le temps de m'offrir un café ?

— Même de te vacciner.

— Un café suffira.

Je siffle mon chien, enfile un trench et sors. Bien que l'on soit fin mars, une pluie collante et agaçante comme un vieux chewing-gum ne cesse de tomber depuis trois ou quatre jours, et ce village du Dorset où j'habite, si aimable d'habitude, ressemble à une ville fantôme du Far West.

La maison de Peter est à un jet de pierre de la mienne. Il possède un joli cottage fleuri et l'été, lui et moi rivalisons d'immodestie pour nos fleurs. Il est médecin, et malgré cela, je dirai que c'est un homme sensible.

Je pousse la porte, ôte caoutchoucs et imper en imaginant la tête de Mme Rowson, notre commune femme de ménage, si des gouttes ternissaient le parquet ciré.

—Hector, ne te secoue pas, reste sur le tapis, ordonné-je d'une voix sévère à mon cocker.

— J'arrive, me crie Peter de la cuisine, installe- toi ! Je prépare ton café.

—Chaud et fort ! crié-je en retour.

—Comme il se doit ! et un biscuit pour Hector ! dit-il en arrivant avec le plateau. Alors, on émerge de sa caverne ? ironise-t-il en posant la tasse devant'moi. Salut, Hector, t'as les pattes mouillées, dis donc !

—Oui, j'ai fini. Enfin, presque. J'écris l'épilogue.

—Bravo, ils annoncent du soleil pour le week- end !

—Ouais...

—Dis-moi, ça n'a pas l'air d'aller... s'inquiète Peter d'un ton presque professionnel.

Je le fixe en grimaçant, hésite... et lui déballe mon paquet.

Il m'écoute, tandis qu'un grand sourire éclaire peu à peu son visage maigre et intelligent.

—Qu'est-ce qui te fait rire ? demandé-je, légèrement agressive.

— Mais ton histoire ! Te rends-tu compte que même ton serviteur électronique crie grâce ? Sais- tu que j'interdis à mes patients de te lire par temps de pluie ou avant leurs règles. Ça les déprimerait trop !

—Qu'est-ce que tu racontes ! soupiré-je, agacée. C'est tout ce que tu trouves ?

Il se met franchement à rire et Hector en profite pour l'embrasser généreusement.

—A mon avis, et c'est celui d'un spécialiste, tu en conviendras, ton ordinateur fait une overdose d'horreur.

— Hein ?

—Pourquoi cette machine étonnante, qui partage avec toi joies et peines, rognés et plaisirs, et qui n'est jamais à l'honneur, ne manifesterait-elle pas son indépendance d'esprit ? On appelle bien « mémoire » l'intérieur de son corps ? Eh bien, la mémoire que tu envahis

jour après jour avec nos turpitudes, nos tromperies, nos crimes en tous genres, la mémoire en a ras le bol ! Elle aimerait aussi goûter le charme champêtre de l'après-midi d'un faune, ou les amours heureuses de deux êtres que ne guetteraient pas d'horribles pièges du destin...

— Tu te fous de moi !

Il reprend son sérieux.

—Oui. Ce que tu as, ma vieille, c'est un super-surmenage. Tu as pétié les plombs, comme on dit. Bravo ! Vitamines et marches à pied, voilà mon ordonnance. Et le soir, sorties, visites aux amis, restaurants branchés et spectacles de qualité. Et surtout, surtout tu ne touches plus à ton ordinateur !

—O.K. Je termine ces pages que j'ai promises à l'éditeur...

Peter fait la moue.

— Moi, je dirais d'arrêter tout de suite.

— Écoute, Pete, si t'as encore deux malades à voir, tu vas pas les ignorer parce que tu es fatigué ? Moi, c'est pareil. J'ai promis, je tiens, mais après, basta ! Tiens, je pars au soleil.

—Très bien. Bon, je vais continuer à distribuer mes sirops de perlimpinpin. Mors, on te voit ce soir chez les Bond ?

J'hésite un instant et cède sous son regard faussement menaçant.

—D'accord.

Je m'équipe pour affronter les éléments et ressors avec Hector. Ça ne s'est pas arrangé pendant l'intermède café. Des nuées noires et lourdes de bonnes trombes d'eau bien cinglantes arrivent de l'ouest. Je croise quelques voisins qui croyaient pouvoir profiter de cette fausse accalmie pour mettre le nez dehors et qui le rentrent précipitamment devant ce qui s'annonce.

—Quel temps de chien, hein !

—Ne dites pas ça, demandez donc à Hector s'il apprécie !

Nous regagnons notre logis et je m'empresse de tout allumer pour chasser le moindre recoin d'ombre. Je monte le chauffage parce que je suis glacée. Pourtant, je suis rien moins que frileuse. Hector s'est planté devant la cheminée et attend visiblement que je l'allume.

— Je déjeune et j'allume, d'accord, Hector ?

Je ne sais pas s'il l'est, mais je me prépare quand même une assiette de viande froide avec des pickles que j'accompagne d'un verre de vin rouge.

Je ne peux rien avaler. Je n'ai pas jeté un seul coup d'œil vers mon bureau même si j'entends vaguement souffler le ventilateur de l'ordinateur.

Je prends un petit cigare et me refais du café. Pas de panique. Sûr, que je suis fatiguée ! Je n'avais pas besoin d'un toubib pour me le dire ! Mais peut-on être fatiguée au point de devenir folle ? Parce que c'est bien de ça qu'il s'agit, je deviens dingue. Je pense une chose et nies doigts en tapent une autre ! La mémoire de mon ordinateur en overdose ! Il est aussi cinglé que moi, Peter ! Il n'avait pourtant pas l'air inquiet. Mais un médecin le montre-t-il jamais ? Surtout à une amie. A-t-il déjà prévu de m'envoyer chez les mabouls ?

— Écoute, Hector, je te laisse une heure, deux maximum, et après je te promets une promenade à t'user les pattes, d'accord ?